

DOUGLAS SCHOLES

De la ruelle à la galerie : Esthétique pragmatique en contexte curatorial - Noémie Fortin

Publier dans *Inter-arts actuel*, #131, janvier 2019

À l'été 2018, Douglas Scholes ramène son art à l'intérieur des murs d'une galerie pour la première fois en quinze ans. Scholes avait transporté son travail performatif à l'extérieur en 2004 lors d'une première expérience hors galerie réalisée avec le centre d'artiste mobile DARE-DARE. Cette transition s'est faite naturellement puisque le travail semblait déjà conçu pour composer avec le hasard et l'inconnu qu'entraînent les relations directes avec le temps, le lieu, et les gens. C'est un corpus d'œuvres documentaires créées depuis 2009 qu'il présente maintenant dans son exposition *Du sublime au sublime: Les errances d'un éboueur sauvage* au Centre en art actuel Sporobole à Sherbrooke. Projections vidéo, impressions grands formats, galerie de portraits, montagne d'objets en cire d'abeille, trophée et livre d'artiste se côtoient dans la galerie. En préparation pour son exposition, l'artiste a profité d'une résidence d'un mois pour partir à la rencontre de Sherbrooke au fil de diverses performances et collaborations, en plus de travailler dans les locaux du centre en art actuel.

C'est dans la peau de son personnage de l'Éboueur Sauvage que Scholes déambule, intervient et sublime les paysages du quotidien jonchés d'objets individuels abandonnés. Guidé par l'esthétique pragmatique¹, l'artiste questionne la valeur attribuée à ces objets à différents stades de leur vie par de simples gestes de collecte, de trie, de transport et de moulage en cire d'abeille. Parfois, l'Éboueur Sauvage se tient debout sur des amoncellements de déchets, comme pour se mesurer à l'échelle du problème d'accumulation et de gestion de ces objets que l'on dispose à l'abri des regards, qu'on



tente d'enfouir, mais qui refont surface un jour ou l'autre.

Depuis janvier 2018, l'industrie québécoise du recyclage est en crise; les centres de tri débordent et on ne sait plus où mettre les déchets. L'élément déclencheur de cette crise : la Chine, première destination mondiale des matières recyclables, a fermé ses frontières à plusieurs catégories de déchets pour des raisons écologiques. À son arrivée à Sherbrooke, Douglas Scholes a dû composer avec cette situation quand il s'est vu refusé l'accès aux installations de Récup Estrie, faute de pouvoir garantir sa sécurité au milieu des montagnes de rebuts empilés jusqu'à six mètres de hauteur. Paradoxalement, c'est ce genre de situation qui nourrit la pratique de Scholes. À travers son personnage de l'Éboueur Sauvage, l'artiste s'intéresse à la relation que les humains entretiennent avec leurs déchets. Avant d'être jetés, ils sont d'abord des objets possédant des qualités fonctionnelles et esthétiques.

La valeur des déchets se transforme au rythme de leur accumulation. Aussitôt que leur volume est assez important pour être ramassés et triés en recyclage, compost et rebuts, ces déchets deviennent un produit dont la valeur est déterminée à la fois par l'économie

de marché et les paramètres de réutilisation et d'enfouissement en vigueur.

Douglas Scholes²

C'est ensuite en devenant pollution que ces déchets s'intègrent à l'esthétique pragmatique; devenus figurants clandestins des espaces communs, ils témoignent de l'expérience changeante d'un lieu habité. Ils s'insèrent dans le réel pour faire partie intégrante du paysage et de son esthétique, au même titre que l'architecture et l'urbanisme. Il y a un aspect pragmatique intrinsèque à la façon dont ces objets existent dans l'espace : ils font partie d'une situation, laissés derrière après leur utilisation, mais leur présence est essentiellement accidentelle. Et dans tout ça, l'Éboueur Sauvage incarne un individu dans la collectivité qui se laisse guider par le sentiment de sublime qui l'habite, à la fois effrayé et émerveillé face au monde qui l'entoure. L'artiste donne vie à un personnage impersonnel et omniprésent, que l'on décèle au loin sur des photographies et des vidéos captées lors de ses apparitions, et qui déambule à travers les villes et les espaces oubliés; entraîné par la collecte des débris sur son chemin, il expérimente la confusion et l'étourdissement face à la taille du travail d'entretien à accomplir.

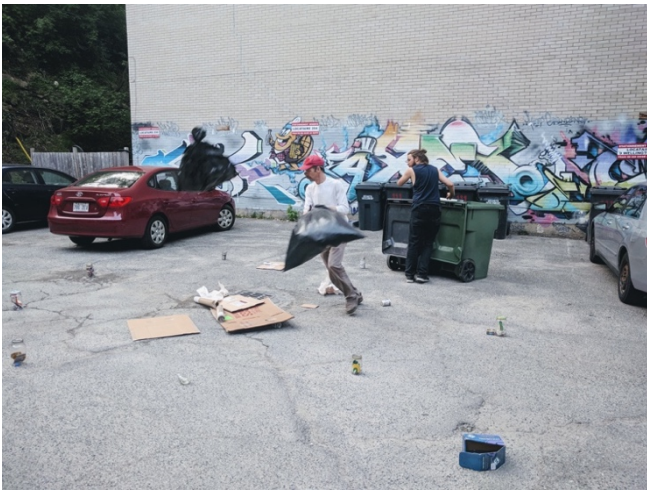
DOUGLAS SCHOLES

Anthropique contrainte I (2018)

Photo : DOUGLAS SCHOLES.

Ne vous méprenez pas, l'Éboueur Sauvage n'est pas un dumpster diver. Le diver est clairement un raton laveur. L'Éboueur, lui, c'est une hirondelle. Il est plus pick and choose, que all you can eat. [...] Il aime trier les choses, il aime l'effet du temps qui démoule les objets. Il ne craint pas les rebuts, il les embrasse et en prend soin. Ce sont ses poupées de cire. Ses œuvres sont miroirs dans lesquels chacun peut se voir. Il est partout à la fois, brisé en mille éclats.
Frank Poule³

Pendant son séjour en Estrie, Douglas Scholes a collaboré avec un poète local dans le cadre du Festival du texte court de Sherbrooke pour réaliser une performance dans laquelle se rencontrent au fond d'une ruelle un fouilleur de poubelles et un collectionneur de déchets. Derrière les façades du centre-ville se dévoile un stationnement surmonté de falaises et habité par une douzaine de bacs verts remplis à ras bords; un terrain de jeu fertile pour l'Éboueur qui s'affaire à trier les rebuts tandis que Frank Poule lui jette au visage la modeste portée de son travail qui frôle la futilité, tant au niveau de l'entretien des lieux que de l'écologie.



DOUGLAS SCHOLES ET FRANK POULE

Ruelles

25 mai 2018

Photo : NOÉMIE FORTIN

Cette dimension relationnelle est essentielle au travail de Douglas Scholes. Pendant sa résidence chez Sporobole, il tenait à entrer en contact avec les résidents et le territoire Sherbrookoise. En plus de cette performance partagée avec une trentaine de spectateurs, il a sillonné la ville à la recherche de débris à photographier, il a visité un ancien dépôt où son alter ego a parcouru la ligne d'horizon au sommet d'un monticule de déchets ensevelis, il a visité le Centre de transfert Sherbrookoise de Valoris pour y gravir des ballots de matière recyclable, et il a initié d'autres projets collaboratifs avec des organismes régionaux. Ses œuvres se déclinent en deux catégories : performatives et documentaires; la seconde informant souvent la première. Ce sont surtout des photographies et des captations vidéo témoignant de ces rencontres qu'il a par la suite mises en relation avec des œuvres précédentes dans la galerie de Sporobole.

Remplissant à la fois les rôles d'artiste et de commissaire de cette exposition, Scholes s'est vu confronté à des défis différents de ceux rencontrés lorsqu'il travaille hors les murs. Quand il intervient dans l'espace urbain, il interagit de façon immédiate avec les gens et les lieux investis, tandis qu'en transposant ces moments dans la galerie ils deviennent figés dans le temps. L'espace d'exposition formalise les œuvres présentées en les retirant de leur contexte originel ; il leur donne un autre sens, une sensibilité nouvelle. Cette

transposition réactualise le travail en dévoilant des liens formels et thématiques inhérents à différentes œuvres qui ne s'étaient pas côtoyées auparavant. Le geste curatoriale posé par Scholes se révèle sur une base d'abord esthétique, puis conceptuelle. Les œuvres se déploient dans l'espace en fonction de leurs affinités esthétiques, mais aussi de façon à représenter l'importante portée géographique et chronologique du projet. Scholes présente des œuvres réalisées au fil des ans sur plusieurs sites au Québec, mais aussi ailleurs au Canada et en Italie⁴. Malgré les différenciations observées entre les photographies prises à Banff et aux Îles de la Madeleine, il est difficile de déceler les différents lieux de production des œuvres puisqu'elles partagent plusieurs similitudes, telles que la problématique d'accumulation des déchets qui se présente de la même façon. L'état des choses, de ces objets qui s'insèrent dans nos paysages, n'est pas bien différent d'un bout à l'autre du pays; les modes de production de déchets étant également similaires.

Des photographies grands formats font faces à la ruelle installées dans les vitrines de la galerie, comme pour laisser une partie du travail exister hors les murs.; elles laissent passer la lumière et se révèlent en filigrane depuis l'intérieur. On y voit l'Éboueur tantôt habillé d'un veston-cravate, sac de poubelles à la main, tantôt vêtu d'un dossard et surplombant une montagne de débris de bois. Calée entre les deux vitrines, une vidéo est projetée sur le mur, s'étalant du plafond au plancher. On y décèle la silhouette impersonnelle de l'Éboueur Sauvage qui gravit une



DOUGLAS SCHOLES

Terrible Beauties

Photo : TANYA ST-PIERRE

montagne dans un ancien dépôt Sherbrookoise. D'autres photographies mettant en vedette l'Éboueur au sommet de piles de déchets, ainsi que des vidéos le montrant en mouvement sur différents sites, sont présentées sur les murs adjacents. La fonction de chacune de ces images est double : elles sont à la fois des traces des œuvres performatives survenues en premier lieu, ainsi qu'une seconde itération de ces performances maintenant fixées en contexte curatoriale.

Douglas Scholes a profité de cette exposition dans les murs de Sporobole pour créer une œuvre qui n'aurait pas vu le jour dans l'espace public. L'élaboration de la galerie de portraits *Terrible Beauties* est guidée par des décisions esthétiques, notamment lorsque Scholes extirpe des déchets de leur contexte habituel pour insérer leur image dans une installation objectivée. Il traite les ordures ramassées dans les rues de la ville comme des individus dont il fait le portrait, les éloignant ainsi de l'omniprésence anonyme qui les définit dans l'espace urbain. L'artiste dissocie ces objets de leur connotation d'ordures en présentant soigneusement chacun d'eux; photographiées sur un fond blanc, les images sont encadrées individuellement et accrochées au mur les unes aux côtés des autres, les cadres blancs se fondent au mur sur lequel ils sont exposés, comme pour les isoler dans la masse. Les déchets redeviennent donc objets; ils sont mis en valeur, invitant le public à les regarder sous un angle nouveau. En les revalorisant, Scholes tente de mieux les comprendre et espère aider le

public à voir leur valeur et à se questionner sur celle-ci. Il explore la dichotomie entre la beauté de ces images et de leur présentation face aux sentiments de laideur et de terreur implicites à leur signification en termes de gaspillage et d'accumulation de déchets.

C'est un art écologique basé sur une pratique d'entretien et orienté vers l'expérience directe que Douglas Scholes transpose dans la galerie du Centre en art actuel Sporobole. En questionnant la valeur intrinsèque des objets retrouvés aux ordures et la gestion qui en est faite, Scholes expose les revers des habitudes de consommation occidentales; source d'admiration et de dégoût pour l'Éboueur Sauvage qui flâne au gré des rebuts trouvés sur son chemin.

< Douglas SCHOLES, *Du sublime au sublime : les errances d'un éboueur sauvage*,

Centre en art actuel Sporobole, Sherbrooke, 1 juin au 14 juillet 2018.

Noémie FORTIN détient un baccalauréat en histoire de l'art et beaux-arts de l'Université Bishop's et poursuit présentement ses études au programme de Maîtrise en histoire de l'art de l'Université Concordia. Elle s'intéresse aux pratiques contextuelles, relationnelles et collaboratives, à l'art public et communautaire, ainsi qu'aux liens entre l'art, l'architecture, le territoire et le tourisme. En 2018, elle est commissaire, avec Gentiane Bélanger, de l'exposition *Cargo Culte* présentée à la Galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's.

NOTES

1. Selon Douglas Scholes, l'esthétique pragmatique se

réfère à l'apparence intrinsèque et évolutive des choses que l'on retrouve dans notre environnement ; à ces apparences dont la dynamique inhérente est due au passage du temps.

2. Extrait du texte de démarche écrit par Douglas Scholes présent dans la galerie.

3. Extrait du poème récité par Frank poule lors de la performance *Ruelles* réalisée dans le cadre du Festival du texte court de Sherbrooke 2018.

4. En plus de divers lieux au Québec, l'Éboueur Sauvage a travaillé au Nouveau-Brunswick (Moncton), en Alberta (Banff/Exshaw, Lethbridge), en Italie (San Romano), en Angleterre, en France (Aubes-Pierre-sur-Aubes) et aux États-Unis (Détroit).